

22 oct 21

28 août 22

Dossier de presse - septembre 21



sur la piste des

SIOUX

musée des confluences
LYON



A war chief - Nez Percé
Avant 1915
Edward Sheriff Curtis (1868-1952)
Héliogravure
Collection musée du Nouveau Monde, La Rochelle

Sur la piste des Sioux explore la représentation des Indiens d'Amérique, depuis près de cinq cent ans, de l'arrivée des colons jusqu'à aujourd'hui. Elle décrit comment cette image s'est construite, en Europe et en France, tout en la confrontant avec l'histoire et l'évolution de la condition des nations indiennes en Amérique du Nord.

Contacts

musée des Confluences
Cédric Lesec
Directeur des relations extérieures et de la diffusion

Emmanuel Stawicki
emmanuel.stawicki@
museedesconfluences.fr
+33 (0)4 28 38 12 14

Julia Blondeau Brézillon
julia.blondeau-brezillon@
museedesconfluences.fr
+33 (0)4 28 38 12 26

agence Observatoire
Maëlys Arnou
maelys@observatoire.fr
+33 (0)1 43 54 87 71
+33 (0)7 66 42 12 30

Images

iconographie et vidéos
museedesconfluences.fr/
fr/espace_presse
Mot de passe sur demande
auprès du service presse



GRANDLYON
la métropole

TRIBUNE DE LYON

LE FIGARO
MAGAZINE

RTL

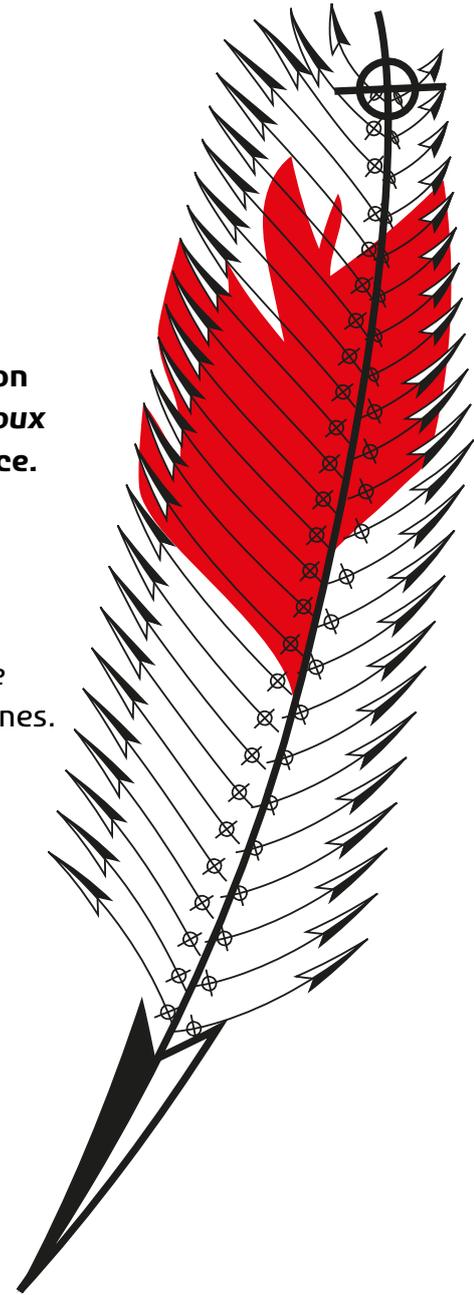
Exposition

Sur la piste des Sioux

Notre imaginaire les a longtemps désignés comme « les Indiens d'Amérique ». Récits de voyages, cinéma et romans, spectacles ou même bande dessinée ont largement contribué à cette dénomination et à la diffusion d'une certaine image de l'Indien. *Sur la piste des Sioux* remonte aux sources de cette représentation, en Europe et en France. Depuis les premières rencontres jusqu'à la culture populaire contemporaine, en passant par le célèbre *Buffalo Bill's Wild West*, spectacle diffusé en Amérique puis en Europe entre 1883 et 1912, ou le village indien installé à Bruxelles en 1935 en marge de l'Exposition universelle avec un ensemble unique de costumes lakotas, *Sur la piste des Sioux* interroge la construction de nos images des cultures indiennes. Le parcours confronte également nos représentations occidentales à la situation des Indiens, sur leurs terres d'origine, selon les époques, pour mieux déconstruire la vision caricaturale qui les a longtemps accompagnés.

Sur la piste des Sioux

Du 22 octobre 2021 au 28 août 2022 au musée des Confluences à Lyon
Scénographie : Atelier Maciej Fiszer
1 015 m²



Page de couverture
et illustrations

Création graphique : C-Album

Ci-contre

**Gilet ayant appartenu à
Francis, fils de Joe Littlemoon**

Avant 1935

États-Unis, région des Plaines,
Dakota du Sud, population
lakota

Cuir, perles de verre, tissu

Collection François Chladiuk / Droits réservés

Deux regards



Hélène Lafont-Couturier
Directrice générale
du musée des
Confluences

© musée des Confluences - Bertrand Stoffeth

Sur la piste des Sioux raconte la fabrique d'une image fortement ancrée dans notre imaginaire : celle des populations indiennes d'Amérique du Nord. Comment avez-vous écrit le propos de cette exposition ?

C'était une gageure, réussie je crois, de traiter des sources de cette représentation, sans diffuser nous-mêmes les clichés qui s'attachent aux Indiens. Pourquoi voyons-nous les Indiens ainsi ? Nous avons choisi de remonter le fil de l'histoire, depuis les premiers contacts avec les populations natives, qui a vu la figure du Sioux prendre le pas pour incarner, à lui seul, « l'Indien d'Amérique ».

L'exposition nous rappelle les nombreuses rencontres entre les Français et les Amérindiens qui ont contribué à créer cette image. Mais elle nous offre aussi un regard de fond sur la condition des Indiens sur le territoire nord-américain, avec de nombreuses ressources historiques.

L'exposition met en scène une collection remarquable d'objets lakotas, celle du collectionneur belge François Chladiuk.

Une collection aussi bien documentée est rarissime. La démarche de François Chladiuk nous invite justement à suivre ses pas, en dépassant les stéréotypes pour mieux comprendre les communautés sioux. Si ces pièces sont déjà transformées par l'art du spectacle, elles restent des témoins de la culture lakota. Les spectacles de la fin du 19^e et du début du 20^e siècle sont l'occasion pour les Sioux de voyager en Europe et de faire connaître leurs traditions, qui étaient alors réprimées aux États-Unis.

Quelles sont les autres collections présentées dans l'exposition ?

Nous embrassons toutes les formes de représentations : peintures, dessins, sculptures mais aussi inspirations littéraires, témoignages de la venue d'Indiens en France au 19^e siècle, spectacles avec des archives d'époque. Jusqu'à la culture populaire, la bande-dessinée, le cinéma ou les jouets. D'autres collections, comme celle de Didier Lévêque ou le fonds photographique Roland Bonaparte que conserve le musée des Confluences, aident à raconter la construction de cette image. Avec les bornes historiques, elles invitent les visiteurs à questionner les stéréotypes qui se sont accumulés depuis cinq siècles.

sur l'exposition



François Chladiuk
Collectionneur

© Pierre Buch

D'où vient votre passion pour la culture indienne ?

Je pense que l'on naît collectionneur : petit, je jouais aux cow-boys et aux Indiens, influencé par la télévision et les séries comme *Bonanza*. Et j'ai continué à jouer, tout simplement.

J'ai commencé ma collection avec une Winchester, une très belle arme qui représentait tout ce que j'aimais dans l'univers du western. Je l'ai ensuite agrandie petit à petit. En 2004, un antiquaire m'a contacté pour me présenter huit malles en métal remplies d'objets indiens. L'ouverture de la première malle m'a coupé le souffle, j'ai reconnu des pièces authentiques des années 1920-1930. J'ai donc acheté les 157 objets, sans toutefois imaginer la fabuleuse histoire que j'allais découvrir avec cette collection.

Justement, comment avez-vous remonté le fil de cette collection ?

J'ai trouvé dans une des malles un agenda daté de 1956. Quelques noms indiens s'y trouvaient notés. Le propriétaire de cet agenda, un certain Auguste Hermans, était le premier acquéreur des objets achetés en 1935 lors de l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles à un groupe de quinze Indiens. J'ai alors publié des petites annonces pour trouver des photos de cette Exposition et ainsi faire un lien entre les objets. Avec ces images et avec mon propre fonds de photographies, nous avons pu identifier 34 des pièces de la collection, ainsi que le nom des familles indiennes qui étaient à Bruxelles en 1935.

Vous décidez donc de partir à la recherche d'une de ces familles, les Littlemoon...

En 2006, après une première exposition de ma collection aux musées royaux d'Art et d'Histoire de Belgique, je me rends aux États-Unis pour rechercher des Indiens identifiés sur les photographies de l'Exposition universelle et internationale.

Je retrouve ainsi la trace des Littlemoon dans le Dakota du Sud : j'ai eu la chance de rencontrer Moses et Walter Littlemoon, les deux derniers fils encore en vie de Joe et Rose, présents à l'Exposition universelle et internationale de 1935. J'ai ainsi pu leur remettre une photographie de leur famille, alors même que la plupart de leurs souvenirs de cette époque avaient disparu dans un incendie. Moses est mort un an après cette rencontre et Walter et moi-même sommes devenus de vrais amis.

Acquérir ces pièces, pouvoir en retracer la provenance et les authentifier avec l'aide d'un descendant direct : pour un collectionneur, c'est une récompense merveilleuse.

Un projet collaboratif

Au sein du musée des Confluences, Yoann Cormier a assuré la mission de chef de projet de l'exposition, secondé par Jean-François Courant, chargé d'expositions. Ils ont élaboré le propos de *Sur la piste des Sioux* en lien étroit avec Marie-Paule Imberti, référente des collections.

Le comité scientifique se compose de Pascale Martinez (docteure en histoire de l'art, spécialiste des rapports entre les arts et la culture populaire), Sergio Purini (américaniste, conservateur honoraire des collections Amérique des musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles) et Didier Lévêque (collectionneur, spécialiste des cultures nord-amérindiennes).

Il s'est élargi à deux experts associés, François Chladiuk (collectionneur) et Steve Friesen (ancien directeur du Buffalo Bill Museum and Grave, Colorado). L'exposition bénéficie de prêts de collections privées et de musées, principalement de France et d'Europe.

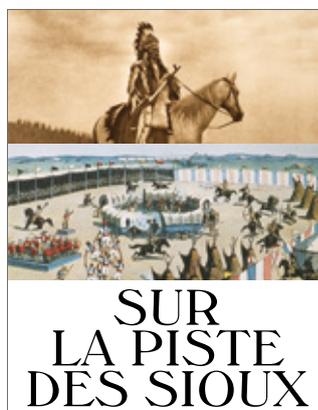
L'exposition abordant la question du stéréotype amérindien, le musée des Confluences a fait réaliser par le CREDOC (Centre de Recherche pour l'Étude et l'Observatoire des Conditions de Vie), en 2020, une enquête sur les représentations des Indiens d'Amérique du Nord, en France.

Des « bornes américaines » questionnent les représentations graphiques des Amérindiens diffusées aux États-Unis. Elles sont commentées avec l'aide des étudiants inscrits au module « cultures visuelles » de l'École normale supérieure de Lyon.

L'album d'exposition

L'album explore les grandes thématiques abordées dans l'exposition, il est enrichi d'images de grandes tailles et de portfolios consacrés à Edward Sheriff Curtis, à Gertrude Käsebier et aux affiches de cinéma.

Des entretiens inédits avec François Chladiuk et le comité scientifique (extraits pages 5 et 24-27) proposent autant d'éclairages complémentaires. Jouant sur l'image de l'Indien, la couverture offre un poster-jaquette reproduisant une affiche des fameux *Wild West Shows*.



Sur la piste des Sioux

Coédition musée des Confluences – Éditions Snoeck

Disponible à la librairie-boutique du musée à partir du 22 octobre 2021 et dans le réseau des librairies à partir du 28 octobre 2021

Reliure : broché avec une jaquette poster 210 x 270 mm

64 pages

ISBN : 9789461617002

15 € TTC

Le parcours et la scénographie

Sur la piste des Sioux s'ouvre par un diorama, qui plonge le visiteur directement dans l'imaginaire collectif stéréotypé de la figure de l'Indien d'Amérique. Deux bisons naturalisés côtoient un tipi où s'animent des silhouettes d'Indiens en ombre chinoise.

Les premières représentations

Le parcours débute par une section beaux-arts d'une cinquantaine de pièces : peintures, gravures, sculptures, lithographies, photographies, livres ou périodiques.

Les coulisses des Wild West Shows

Une photographie de l'entrée du chapiteau à Villeurbanne, en 1905, invite à découvrir les coulisses des shows, depuis le départ des Indiens pour l'Europe jusqu'à l'installation des campements et des arènes.

L'arène

Tout est prêt pour vivre le spectacle. Des films d'époque encadrent une collection de plus de 150 pièces : coiffes, vestes, gilets perlés, parures ou objets rituels, documentée par des photographies du village indien de Bruxelles.

Évoquant le sable et le mouvement dans l'arène, le sol contribue également à l'expérience de la visite. Il a été réalisé dans le cadre d'un mécénat de compétences avec le Groupe Gerflor, spécialiste des sols souples. Ses experts et designers ont relevé le défi d'une création unique et sur-mesure, dont le décor, l'ambiance et les couleurs participent pleinement au caractère immersif de la scénographie.

Les coursives

Deux coursives longent l'arène. L'une est consacrée à Buffalo Bill et à ses tournées européennes, la seconde à l'Exposition universelle de Bruxelles en 1935.

La culture populaire et le western

L'image des Indiens véhiculée par le show et ses affiches gagne progressivement les foyers français au travers de la publicité et de la culture populaire (chromolithographie, bandes dessinées...).

Dans l'espace cinéma, une mise en scène audiovisuelle interroge l'évolution du regard du cinéma hollywoodien.

Un témoignage de l'artiste lakota Arthur Amiotte conclut le parcours. Arrière-petit-fils d'acteurs des *Buffalo Bill's Wild West*, il en utilise les codes et les images d'archives dans ses créations artistiques.

Un parcours parallèle

Tout au long de l'exposition, des « bornes américaines » font dialoguer les étapes de la construction de la représentation de l'Indien, en Europe, avec l'histoire de la condition des nations indiennes en Amérique du Nord, entre repères chronologiques, cartographies et analyses de représentations massivement diffusées sur le territoire américain.

Introduction

Une certaine image de "l'Indien d'Amérique"

Tipi, plume, bison, calumet de la paix, flèche, tomahawk, coiffe... Aujourd'hui encore, ces mots sont parmi les plus cités par les Français pour décrire les cultures des populations natives de la moitié nord du continent américain*. Les récits de voyage puis les œuvres picturales, les spectacles de folklore et le cinéma ont façonné cette image stéréotypée. Au cours de cette longue construction iconographique, l'Indien des Plaines, particulièrement le Sioux, a pris peu à peu une place centrale, au point d'incarner, à lui seul, « l'Indien d'Amérique ».

* « Enquête sur les représentations des Indiens d'Amérique du Nord, en France », musée des Confluences / CREDOC 2020





Page précédente
Bison des plaines (mâle)
Bison bison bison
 Amérique du Nord
 Acquis grâce au mécénat
 de la société River Side
 © musée des Confluences - Olivier Garcin

Ci-dessus
**Affiche pour la promotion
 du tourisme dans le Montana**
 © Jerome Henry Rohstein, Library
 of Congress Prints and Photographs Division
 Washington, D.C.



Borne américaine

Le monde d'avant

La présence d'*Homo sapiens* en Amérique est le fruit de plusieurs vagues migratoires, depuis plus de vingt mille ans, essentiellement en provenance de l'Asie (via le détroit de Béring). Au début du 16^e siècle, la population en Amérique du Nord aurait compté plusieurs millions d'individus, répartis dans des centaines de nations indépendantes. La diversité culturelle de ces peuples est extrêmement grande et près de mille langues sont parlées à travers le territoire nord-américain.

Premiers contacts

Les Européens, qui s'implantent en Amérique du Nord au 16^e siècle, découvrent des populations supposées appartenir à un monde uniforme et homogène. Peu à peu, Français, Anglais, Hollandais apprennent à en mesurer la diversité mais l'imagerie diffusée en Europe se réduit à deux visions. Celle du « bon sauvage » vivant en harmonie avec une nature originelle et celle du « sauvage » tout court, violent et animé d'instincts primaires. Cette dernière image finit par l'emporter et à la fin du 19^e siècle, c'est toujours elle qui domine dans la culture populaire.



Regulorum aut Principum in Virginia typus
Admiranda narratio fida tamen, de commodis et incolarum ritibus Virginiae..., planche III
1590
Théodore de Bry (1528-1598) d'après John White
Gravure au burin
Collection Didier Lévêque

Théodore de Bry n'a jamais foulé la terre du Nouveau Monde. Il emprunte et réinterprète les observations d'autres dessinateurs tels que John White, pour la Virginie ou Jacques Le Moyne de Morgues, pour la Floride. Son œuvre, idyllique et naïve, contribue largement au mythe du « bon sauvage ».

premières images

Les Indiens de Chateaubriand

Après la Révolution, François-René de Chateaubriand quitte la France pour un long voyage aux États-Unis. Il aurait rencontré des Indiens et les décrit en détail dans *Atala* (1801). Le succès du roman est tel que son thème est décliné au théâtre, en musique, en peinture. Les artistes s'appuient alors sur les seules descriptions écrites par Chateaubriand et proposent une iconographie très éloignée de la réalité.



Le réalisme de Karl Bodmer

De 1832 à 1834, le dessinateur Karl Bodmer accompagne, en Amérique du Nord, le prince prussien Maximilian zu Wied-Neuwied, naturaliste et ethnologue. Ses aquarelles demeurent un précieux témoignage de la diversité de ces cultures autochtones.



Le musée indien de George Catlin

Le peintre américain George Catlin parcourt les États-Unis entre 1831 et 1838. Il peint les « chefs » indiens rencontrés, découvre leurs mœurs, recueille des objets. Convaincu de la disparition imminente des nations indiennes qui le fascinent, il crée l'*Indian Gallery* - une exposition itinérante - et la présente aux États-Unis, puis en Europe.



Ci-dessus, de haut en bas
Atala et Chactas passant un fleuve

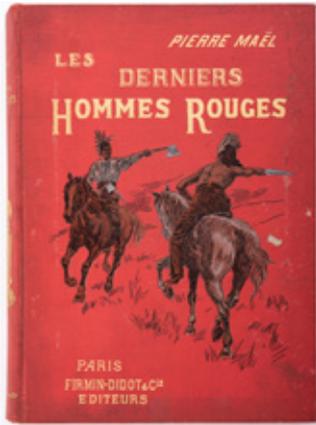
Première moitié du 19^e siècle
Napoléon Thomas (1804-1879)
Estampe
Collection Didier Lévêque

Danse du Bison des Indiens mandans

Vers 1840
Karl Bodmer (1809-1893)
Dessin original
Musée du Mont-de-Piété, Bergues

Moulage de la tête de Wa-tan-Ye

(troupe de George Catlin)
1845
Plâtre peint
musée des Confluences
© musée des Confluences - Olivier Garcin



Les romans de l'Ouest

La seconde moitié du 19^e siècle connaît l'essor de la littérature populaire, diffusée en feuilletons dans la presse. Malgré leurs intrigues répétitives et leur médiocre qualité littéraire, les romans d'aventure de Gabriel Ferry puis de Gustave Aimard rencontrent un succès sans précédent. Peuplés de « Peaux-Rouges » guerroyeurs, ils imprègnent durablement l'imaginaire collectif des Français.

Les Derniers Hommes rouges

Pierre Maël (Charles Causse et Charles Vincent)
Paris, Librairie de Firmin-Didot & Cie, 1896
Collection Didier Lévêque
© musée des Confluences - Olivier Garcin



Roland Bonaparte au Jardin d'acclimatation

De 1877 à 1931, le Jardin d'acclimatation est le théâtre de nombreuses « exhibitions ethnographiques ». Le public afflue pour voir les « Sauvages » des continents lointains. Le géographe Roland Bonaparte y photographie les Indiens omahas en 1883. La série de portraits, initialement destinée à alimenter une collection anthropologique, circule dans la presse et contribue à la diffusion de l'image du « Peau-Rouge ».

**Portrait de Iba-hambi (Homme Connu),
nation amérindienne omaha**
Album *Peaux-Rouges* de Roland Bonaparte
Jardin d'acclimatation de Paris, 1883
Tirage sur papier albuminé
musée des Confluences



Brulé War-Party
Avant 1915
Edward Sheriff Curtis (1868-1952)
Héliogravure
Collection musée du Nouveau Monde,
La Rochelle

Edward Sheriff Curtis, témoin d'un monde « perdu »

En 1907, Edward S. Curtis entreprend l'inventaire photographique des nations indiennes de l'Amérique du Nord qu'il pense condamnées. Il sillonne le territoire pendant plus de vingt ans et témoigne ainsi, en forçant délibérément le trait, de la beauté d'un monde « perdu ». Son œuvre colossale (50 000 prises de vues) occupe une place centrale dans l'imaginaire collectif contemporain.



Borne américaine

1497-1849

Le Nouveau Monde de Christophe Colomb est déjà peuplé à l'arrivée des Européens. Pourtant le mythe d'une terre vierge, pour certains octroyée par Dieu, se diffuse en Europe et légitime la « conquête » territoriale. Durant près de trois siècles, les relations entre colons et peuples autochtones sont caractérisées par une succession d'accords commerciaux, d'alliances, de conflits et de trêves. Les frontières se dessinent au rythme de l'évolution des rapports de force entre les nations européennes et de l'extension d'un nouveau pays.

Les "Sauvages"

Entre 1883 et 1912, Buffalo Bill, figure mythique de l'Ouest américain, dirige l'un des premiers spectacles itinérants, d'ampleur internationale, le *Buffalo Bill's Wild West*. Le show populaire et patriotique sillonne l'Amérique du Nord, puis l'Europe. Il fige, pendant près d'un siècle, une image à la fois réductrice et spectaculaire des Amérindiens, « joués » par des Sioux lakotas.

Dans son sillage, les *Wild West Shows* et les « villages indiens » se multiplient. Ils diffusent à leur tour cette représentation guerrière, haute en couleur, s'accordant au récit d'une conquête territoriale civilisatrice face à la sauvagerie indigène.

Buffalo Bill ou l'invention du Far West

Le *Buffalo Bill's Wild West* sonne l'avènement du divertissement de masse et forge, auprès de millions de spectateurs, le mythe du Far West.

Sa logistique est démesurée. Des bateaux et des trains sont affrétés pour transporter la troupe, le matériel, les centaines de bisons et de chevaux.

Dans l'arène, au rythme de deux séances par jour, on rejoue attaques de diligence, chasses aux bisons et batailles célèbres, à la gloire de la nation américaine.



Carte de la tournée européenne de 1889 du *Buffalo Bill's Wild West* 1894

Buffalo Bill Museum and Grave, Golden, Colorado

de l'Ouest

Buffalo Bill, une mythologie américaine

William Frederick Cody (1846-1917), dit Buffalo Bill, est un personnage emblématique de la conquête de l'Ouest. Porteur de courrier à cheval, chasseur de bisons puis éclaireur pour l'armée américaine, aux côtés de laquelle il combat les Indiens des Plaines, Cody mène une vie aventureuse. De sa rencontre avec Ned Buntline, nouvelliste en quête d'un héros de l'Ouest, naît le mythe de Buffalo Bill, mêlant faits historiques et fantasmes patriotiques.

« Je viens »

Buffalo Bill sait se mettre en scène. Sa tournée s'accompagne d'un travail de relations publiques sans précédent. Il multiplie les slogans - dont le célèbre « I am coming » - et les affiches à la gloire du spectacle mais aussi de son héros fondateur. En l'espace de quelques années, il devient ainsi la personne la plus photographiée au monde. Quelques jours avant l'arrivée de la troupe en ville, des « éclaireurs » rencontrent les personnalités locales influentes et saturent l'espace public de « réclames » pour le spectacle.



Affiche *Red Eagle un des braves de Buffalo Bill's Wild West*
1905
Collection Didier Lévêque

Une tournée mémorable

Buffalo Bill et ses « Peaux-Rouges » fascinent. Les villes traversées par le show conservent des traces de son extravagante logistique. En France, un stade (à Montrouge), un vélodrome (à Neuilly-sur-Seine) et les premières remorques des tramways électriques (à Lyon) sont baptisés « Buffalo ». La tournée est aussi propice aux rencontres et l'entertainer américain inspire quelques personnalités françaises, comme la peintre Rosa Bonheur ou le marquis de Baroncelli, à l'origine du folklore camarguais autour des gardiens de troupeaux à cheval, les *gardians*.



Gertrude Käsebier, un autre regard

En 1898, Gertrude Käsebier, photographe influente, découvre à New York le *Buffalo Bill's Wild West*. Le spectacle lui remémore son enfance dans les Grandes Plaines et les peuples natifs qu'elle côtoyait. Elle entreprend alors une série de portraits des Lakotas du show. Gertrude Käsebier ne cherche pas l'exotisme à tout prix, mais révèle les visages et les personnalités. Ses photos contribuent à la renommée de ses modèles, comme Samuel Lone Bear (Mato Wanjila) et Iron Tail (Sinte Māza).



En haut
Carte postale souvenir du
Buffalo Bill's Wild West
Groupe d'Indiens défilant
à Paris
Première moitié du 20^e siècle

En bas
Joe Black Fox (Renard Noir),
un Indien sioux du *Buffalo*
Bill's Wild West
Vers 1900
Gertrude Käsebier (1852-1934)
Library of Congress Prints and Photographs
Division Washington, D.C.

Le village indien de 1935

Amoureux de l'Ouest américain, le collectionneur belge François Chladiuk rassemble de nombreux documents et objets liés aux Indiens des Plaines, ainsi qu'au *Buffalo Bill's Wild West*. En 2004, il acquiert un ensemble exceptionnel de vêtements, parures, accessoires et instruments de musique ayant accompagné un groupe de Sioux lakotas - hommes, femmes et enfants - présents à Bruxelles en 1935, en marge de l'Exposition universelle et internationale.



Costume de guerre ayant appartenu à Charly Little Boy
Avant 1935
États-Unis, région des Plaines, Dakota du Sud, population lakota
Cuir, crin de cheval, cheveux humains, perles de verre, tissu, coquillages
Collection François Chladiuk / Droits réservés



Joshua Spotted Owl et Charly Little Boy
posant devant un des tipis du village indien de Bruxelles en 1935
Collection François Chladiuk / Droits réservés

L'opportunité du voyage

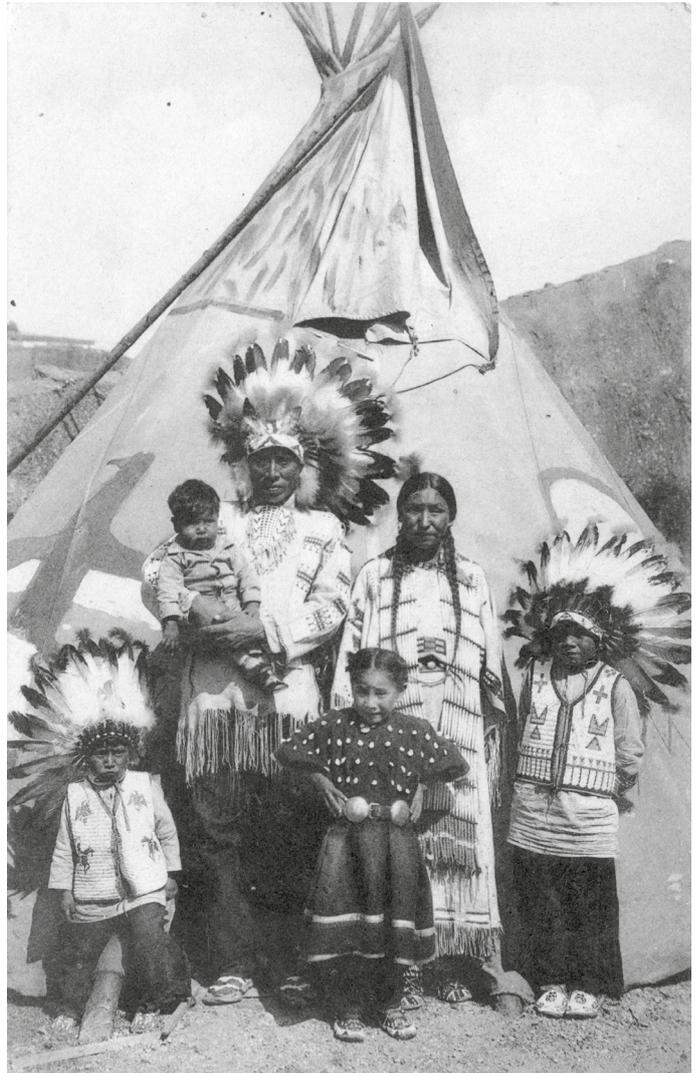
Les contrats signés par les Lakotas du « village indien » de 1935 précisent les conditions de leur participation. Les membres de la troupe sont nourris et payés, comme l'étaient ceux du *Buffalo Bill's Wild West*. Les Indiens voient dans cette expérience l'occasion de laisser derrière eux la vie misérable de la réserve, d'exprimer ouvertement leur culture - réprimée à l'époque aux États-Unis - et de tisser des liens amicaux avec les publics rencontrés.

Sur la piste des Littlemoon

En 2006, François Chladiuk part à la recherche des descendants des Lakotas du *Wild West Show* de Bruxelles. Dans la réserve de Pine Ridge (Dakota du Sud), il rencontre Moses Littlemoon, fils de Joe, acteur du show. Lors d'un second voyage, il fait la connaissance de son frère Walter, à qui il remet une paire de mocassins qui avaient appartenu à la famille Littlemoon.

Un langage visuel

Les motifs révèlent l'identité culturelle des nations indiennes. Les femmes les conçoivent et les brodent sur les mocassins, les brassards, les objets... Elles sont ainsi les gardiennes de ce savoir-faire et de sa symbolique. Ces motifs peuvent être géométriques ou figuratifs, en combinaison ou en répétition et symboliser des éléments de la nature et du quotidien comme les montagnes, les traces laissées par certains animaux ou le tipi. Ils véhiculent des valeurs spirituelles ancestrales et expriment le statut de leur porteur.



Ci-dessus
La famille Littlemoon au village indien de Bruxelles en 1935

De gauche à droite : Francis, Wilson, Joe, Pauline, Rosa et Al Littlemoon

Collection François Chladiuk / Droits réservés

Ci-dessous
Mocassins ayant appartenu à la famille Littlemoon, remis à Walter Littlemoon par François Chladiuk en 2010

Avant 1935

Cuir, perles de verre
Collection François Chladiuk / Droits réservés



Les objets de la spiritualité

La fumée s'échappant des longues pipes active le lien entre le monde des hommes et celui des esprits. Les éventails en plumes d'aigle permettent, quant à eux, de diriger la fumée de l'encens sacré vers les malades, lors des rituels de purification ou de guérison.

L'influence extérieure

Les rapports commerciaux avec les Blancs se développent et de nouvelles matières sont importées. Ainsi, les perles de verre - remplaçant les piquants de porc-épic -, le métal, les lainages, les soies et le fil de coton - remplaçant le fil traditionnel en tendon animal - intègrent les vêtements et parures amérindiennes.



Ornement de tête (roach) ayant appartenu à John Little Elk
Avant 1935
États-Unis, région des Plaines, Dakota du Sud, population lakota
Cuir, plumes d'aigle, soies de porc-épic, fibres végétales, tissu
Collection François Chladiuk / Droits réservés



Borne américaine

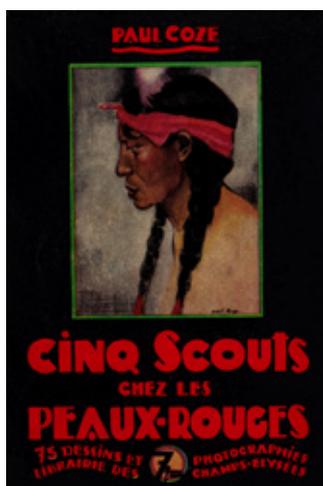
1851-1934

Le 19^e siècle assoit la domination américaine sur l'ensemble du territoire. Les batailles contre les nations indiennes alternent avec les lois sur l'appropriation des terres et leur morcellement. Sur fond d'ethnocide (destruction de l'identité culturelle), les administrations successives gèrent le « problème indien » avec plus ou moins de considération pour les nations autochtones, oscillant entre volonté d'assimilation et reconnaissance d'autonomie.



Du peau rouge

Après avoir conquis les foules, l'Indien gagne les foyers par l'intermédiaire de l'imaginaire publicitaire, de la bande dessinée puis de la télévision. Le Sioux de Buffalo Bill se décline sous de nombreuses formes, à commencer par les jouets. On joue « aux cow-boys et aux Indiens » et les « Peaux-Rouges » ne tiennent pas souvent le bon rôle. Avec le temps, les stéréotypes évoluent. En France, l'Indien sauvage cède la place à l'Indien fûté qui guide les automobilistes sur la route des vacances et la publicité convoque la sagesse indienne en toute occasion.



De haut en bas
Étiquette publicitaire
Collection particulière

Cinq Scouts chez les Peaux-Rouges
Paul Coze
Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1932
Collection Didier Lévêque

Paul Coze ou la vie sauvage

Camouflage, lecture des traces animales, attribution de totems... depuis ses origines en 1907, le scoutisme, inventé par l'Anglais Robert Baden-Powell, puise une grande partie de son inspiration dans les cultures amérindiennes. Le peintre et écrivain Paul Coze, lui-même nourri aux « romans de l'Ouest » de Thomas Mayne Reid et James Fenimore Cooper, transmet sa fascination pour les mœurs indiennes au mouvement des Scouts de France dont il est l'un des fondateurs.

à Bison Futé

Des Peaux-Rouges dans votre chocolat

À partir de la fin du 19^e siècle, la diffusion massive d'images promotionnelles en couleurs, « offertes » dans les produits de consommation alimentaire (soupes, chocolats, biscuits...), influence les enfants, principaux destinataires. Les dessins de George Catlin et de Karl Bodmer y sont exploités, mais le trait est forcé et le commentaire accompagnant l'image (au verso) est généralement naïf et sans nuances.



Chromolithographie Liebig
1892
Série : Ombres Chinoises



Publicité Air France
1956
Collection particulière JFC

L'Indien en bande dessinée

L'année de la première tournée de Buffalo Bill en Europe est aussi celle de l'apparition des Indiens dans la bande dessinée française, avec *La Famille Fenouillard* (1889) de Christophe. Au cours du 20^e siècle, la représentation des populations autochtones de l'Amérique du Nord dans la bande dessinée sera multiple et hétéroclite.

Le western, un siècle d'images

Les années 1930 sont marquées par l'émergence du cinéma hollywoodien et sa diffusion mondialisée. Raoul Walsh et John Ford inventent le western et transposent sur pellicule l'Indien des arènes de Buffalo Bill.

Si certains des tout premiers films du genre proposaient une vision romantique et pro-indienne, dans les décennies suivantes, les guerriers sauvages et anonymes entrent en scène dans le seul but de faire valoir l'héroïsme pionnier.

Il faut attendre la sortie de *La Flèche brisée* en 1950, pour que le regard porté sur les populations autochtones commence à changer et c'est seulement en 1970, avec *Un homme nommé cheval* et *Little Big Man*, qu'un cinéma plus réaliste voit le jour.

L'Indien sur l'affiche

La place occupée par les Indiens sur l'affiche annonce généralement le ton du film. Pendant des décennies, ils sont représentés comme des êtres agressifs, à la limite de la bestialité, souvent en embuscade et toujours agissant en groupe. Le rapport de force déséquilibré façonne l'image du « héros blanc ». Ce dernier profite par ailleurs d'un traitement de faveur : la quadrichromie. À l'inverse, une couleur unique est souvent réservée aux Indiens. La « squaw », quant à elle, apparaît douce, naïve et hypersexualisée.

Affiche du film
La flèche brisée
(*Broken Arrow*),
réalisé par Delmer Daves
1950
© Boris Grinsson - ADAGP, Paris, 2021



Borne américaine 1941-1972

La politique instaurée au sortir de la Seconde Guerre mondiale prend une direction diamétralement opposée à celle introduite par l'*Indian Reorganization Act* de 1934. L'assimilation définitive des dernières nations, toujours plus isolées et fragilisées, est planifiée. Il faut attendre les années 1960 et la vague contestataire qui les accompagne pour que la parole amérindienne, portée par les mouvements de protestation en faveur des droits civiques, soit de nouveau entendue.

Le nouveau stéréotype indien

Après l'âge d'or du western, le scalp et le calumet ont laissé place à un nouvel imaginaire, en partie hérité de la mouvance New Age. On attribue aux populations natives des liens privilégiés avec les forces de la Nature*. Ce nouveau stéréotype résonne finalement avec les premières représentations de cette « jeune humanité », parvenues en Europe il y a cinq cents ans. Dans un monde où la problématique environnementale devient centrale, l'Amérindien endosse le rôle du sage.

* « Enquête sur les représentations des Indiens d'Amérique du Nord, en France », musée des Confluences / CREDOC 2020

« Jouer aux Indiens, c'est plus facile ! Le folklore a toujours été plus facile ! Mettre en scène cette fausse identité qui sert de ressort à une pérennité qui n'existe pas, outrer ce maquillage, ce déguisement pour distraire les touristes comme si on leur disait : Regardez ! Tout va bien ! Nous sommes toujours là, inchangés ! Nourrir de notre chair les gouvernements qui poursuivent notre assimilation, notre disparition, cela ne m'intéresse pas ! »

Yves Sioui Durand, écrivain et dramaturge québécois, membre de la nation huronne-wendat, de Wendake, 2008



Borne américaine

Aujourd'hui

Depuis la fin des années 1960, les communautés amérindiennes ont accès à la tribune médiatique internationale et ont récupéré une part de leur souveraineté. Les minorités *Native Americans* restent toutefois aujourd'hui les plus démunies des États-Unis. L'ethnocide a rendu difficile, depuis plus d'un siècle, la transmission culturelle et cette perte de repères est très mal vécue par bon nombre de Nord-Amérindiens.

Cinq cents ans après l'arrivée des premiers colons, la question de la survie culturelle et du contrôle de la terre demeure un enjeu important.



Entretien

avec le comité scientifique

Pascale Martinez (docteure en histoire de l'art, spécialiste des rapports entre les arts et la culture populaire), **Sergio Purini** (américaniste, conservateur honoraire des collections Amérique des musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles), **Didier Lévêque** (collectionneur, spécialiste des cultures nord-amérindiennes)

Aux États-Unis, dans les faits, il y a un véritable décalage entre l'image véhiculée autour des Indiens et la réalité à laquelle ils sont confrontés...

Didier Lévêque : On oublie en effet que les Amérindiens ont été victimes d'un ethnocide et que leur culture a été en grande partie détruite. Ces derniers ont une vision particulièrement dévalorisée d'eux-mêmes. Il existe des témoignages de jeunes Indiens adoptés par les couples blancs qui avaient un discours méprisant à l'égard de leur peuple. Au sein de certaines familles amérindiennes, si on voulait survivre, il fallait s'assimiler. Cette perte d'identité et d'auto-détestation a fait des ravages sur la personnalité de nombreux jeunes.

Pascale Martinez : Kent Monkman (1965-), un artiste contemporain canadien d'origine amérindienne, raconte que dans son enfance, il a vu avec sa classe des dioramas représentant des Indiens chassant le bison. Il a alors été frappé par le contraste entre ces images qui le rendaient fier de son peuple et le mépris dont il faisait l'objet de la part de ses camarades, en raison de ses origines.

Didier Lévêque : Cette assimilation forcée a conduit à la disparition des langues. Celles-ci sont pourtant essentielles pour transmettre l'héritage culturel de ces peuples. Malgré les efforts destinés à les faire renaître, très peu d'Amérindiens parviennent à les pratiquer. Dans un tel contexte, comment les mythes et la culture peuvent-ils perdurer ? Pour les générations actuelles, il est difficile de se réapproprier une culture qui ne soit pas elle-même un stéréotype.

Page suivante
**Portrait de Ee-ah-sa-pa
(La Roche Noire), chef des
Nee-Cow-e-je, bande
de la tribu des Sioux**
1845
George Catlin (1796-1872)
Huile sur toile
Dépôt du musée du Louvre,
musée du quai Branly -
Jacques Chirac, Paris
© Patrick Gries, Bruno Descoings

croisé



En préparant cette exposition et en réalisant une étude sur la perception actuelle des Indiens chez les Français, nous avons été surpris par le fait que ce stéréotype construit autour du Sioux perdure. Mais l'image du guerrier a glissé vers celle du sage.

Sergio Purini : Il est vrai que si la connaissance sur les différentes tribus amérindiennes a beaucoup évolué grâce aux scientifiques, dans l'imaginaire collectif, l'Indien continue à être représenté quasi systématiquement comme le Sioux. Lors d'une exposition organisée au musée d'Art et d'Histoire de Bruxelles en 1999-2000, « Indian Summer – Premières Nations d'Amérique du Nord », j'ai constaté que le public était très étonné de découvrir toute la diversité culturelle du monde amérindien.

La vision que nous entretenons désormais de l'Indien, noble et sage, est tout aussi caricaturale qu'autrefois. L'historien Philippe Jacquin, professeur à l'université de Lyon, avait nuancé le propos, en rappelant que les Indiens s'étaient livrés, avant l'arrivée des colons, à des batailles entre nations particulièrement meurtrières, au cours desquelles on a vu des familles, des clans entiers disparaître.

Didier Lévêque : En effet, cette nouvelle vision dominante occulte cet esprit guerrier que l'on a tant reproché aux tribus dans le passé. Alors qu'il s'agit de quelque chose d'extrêmement vivant : aujourd'hui, chaque célébration chez les Amérindiens débute par une procession des anciens combattants, on hisse le drapeau américain, comme symbole de la Nation, et on danse comme on dansait il y a cent ans. Si dans les années trente, quarante, des ethnologues américains ont pu recueillir la parole de quelques anciens qui connaissaient les rites dans leur complexité, il est difficile à présent d'appréhender la réalité de ce monde.

Celle-ci ne correspond pas à la vision « new age » que nous en avons. De plus, avec la disparition de leur culture et leurs traditions, il est fort probable que des rites pratiqués actuellement soient eux aussi fondés sur des stéréotypes.

Sergio Purini : Nous réduisons une diversité de cultures, de nations, à une image que nous nous sommes construite via l'histoire que l'on connaît ou qui nous a été transmise.

Didier Lévêque : La réalité est trop complexe, nous avons en fait besoin de ces représentations stéréotypées et simplificatrices pour l'approcher.

Sergio Purini : Pas nécessairement. Lors de l'exposition « Indian Summer » au musée d'Art et d'Histoire de Bruxelles, nous avons invité des Indiens de la côte Nord-Ouest qui ont sculpté un mât totémique et les masques qui ont servi lors de la cérémonie de son érection. En montrant la réalité, nous avons suscité l'intérêt du public.

Les stéréotypes perdurent si les informations réelles sont insuffisamment et mal diffusées. Il est vrai que la plupart des travaux publiés par les ethnologues sont rébarbatifs pour le grand public.

Pascale Martinez : Pour le grand public, le Gaulois sera toujours chevelu, et l'Indien aura toujours des plumes. Mais ce n'est pas grave, car en histoire, on a toujours des points de vue. Comme les modes, les perceptions évoluent, et chacun exploite les stéréotypes qu'il souhaite en fonction de ce qu'il souhaite exprimer.

Didier Lévêque : Les Indiens nous apparaissent tellement différents de nous qu'ils nous montrent qu'autre chose est possible. C'est ce qui nous conduit à les utiliser pour nos propres intérêts, nos propres thèses. Les philosophes s'en inspirent pour montrer différentes formes de civilisation et de pouvoir,





Le Dernier des Mohicans
1869
Nicanor Plaza (1844-1918)
Régule
Collection Didier Lévêque
© musée des Confluences - Olivier Garcin

à l'instar d'Engels qui voyait dans la société iroquoise un modèle du communisme primitif. À l'opposé, ces mêmes Iroquois ont inspiré les créateurs de la Constitution américaine ! Nous prêtons désormais, nous prêtons aux Indiens un mode de vie, une vision écologique du monde, alors que la réalité est beaucoup plus nuancée. Ceux-ci ont par exemple joué un rôle non négligeable dans la destruction des bisons, des castors et des cerfs.

Sergio Purini : En fait, les Indiens ont eu les mêmes comportements que n'importe quel *Homo sapiens*.

Didier Lévêque : En définitive, j'observe qu'il y a essentiellement un discours de Blancs sur les Indiens, et qu'il est assez rare qu'on leur donne la parole, à l'exception de quelques artistes en vogue, qui ne sont pas forcément représentatifs des communautés locales. L'intérêt de ces expositions et de ces rencontres est de donner la possibilité de les voir, d'entendre ce qu'ils ont envie de nous dire et la manière dont ils se considèrent. Comme nous pourrions entendre dans le cadre de l'exposition la parole de Walter Littlemoon, un Lakota descendant d'un Indien ayant participé à un show en Europe.

Le musée

Situé à la pointe de Lyon entre Rhône et Saône, le musée des Confluences ouvre aux horizons du monde. Héritier du Muséum d'histoire naturelle et d'autres collections de musées lyonnais aujourd'hui disparus, le musée des Confluences propose un récit des origines, du vivant et de l'histoire de l'humanité par la mise en dialogue des sciences. Inédit dans l'univers des musées européens, le musée des Confluences invite tout un chacun à l'émerveillement et au partage des savoirs.

Il est le musée le plus visité de France après les grands établissements parisiens.

Informations pratiques

Mardi à dimanche - 10 h 30 à 18 h 30
En période de vacances scolaires zone A
(sauf pendant les vacances d'été) :
lundi à dimanche - 10 h 30 à 18 h 30
Nocturne le 1^{er} jeudi du mois jusqu'à 22 h
Fermeture les 1^{er} janvier, 1^{er} mai et 25 décembre

Accès
www.museedesconfluences.fr/fr/informations-pratiques

Tarifs
Entrée 9 euros pour l'ensemble des expositions,
gratuité enfants moins de 18 ans et étudiants
moins de 26 ans.
www.museedesconfluences.fr/fr/tarifs-expositions

Réservation et informations
04 28 38 12 12
Du lundi au vendredi de 10h à 17h
Billetterie en ligne :
www.museedesconfluences.fr/fr/billetterie-reservation

Ci-contre
© musée des Confluences - Olivier Guerrin

Quatrième de couverture
Bonnet de guerre
Avant 1935
États-Unis, région des Plaines,
Dakota du Sud, population
lakota
Cuir, tissu, plumes, queues
d'hermines, duvet, perles
de verre, crin de cheval
Collection François Chladiuk / Droits réservés

des Confluences

Au même moment

L'oiseau rare, de l'hirondelle au kakapo

Jusqu'au 2 janvier 2022

D'une grande diversité de tailles, de couleurs ou encore de chants et de becs, les oiseaux ont conquis le ciel et sont présents dans tous les milieux. Malgré leur grande capacité d'adaptation, ils sont désormais en grand danger. Disposant de la 2^e plus grande collection d'oiseaux en France, le musée des Confluences a sélectionné pour cette exposition près de 240 spécimens.



La Terre en héritage, du Néolithique à nous

Jusqu'au 30 janvier 2022

L'exposition propose d'observer les grands défis environnementaux contemporains à l'aune d'une période charnière de notre histoire, le Néolithique, qui marqua le début de notre exploitation de la nature et bouleversa notre relation au monde naturel et au reste des êtres vivants – une exploitation poussée à l'extrême depuis 150 ans.



Jusqu'au bout du monde, regards missionnaires

Jusqu'au 8 mai 2022

À partir de 1822, la création à Lyon de l'Œuvre de la Propagation de la Foi soutient le départ de milliers de jeunes religieux missionnaires vers l'Asie, l'Afrique, l'Océanie ou les Amériques. Le musée des Confluences en garde le témoignage avec le dépôt de 2300 objets appartenant aux Œuvres Pontificales Missionnaires. L'exposition offre un parallèle entre les récits missionnaires et l'histoire des objets collectés sur place.



Magique

À partir du 8 avril 2022

Une forêt de conte de fées, un chapeau de sorcière, un spectacle de prestidigitation, de la magie noire... les images surgissant à la simple évocation du mot « magie » sont nombreuses et variées. Au cours de sa longue histoire, ici ou ailleurs, la magie se révèle ainsi ambivalente, oscillant entre croyances et savoirs, entre intention bénéfique ou maléfique, entre le secret et le spectaculaire. Après un premier acte au muséum de Toulouse, l'acte 2 ambitionne d'explorer le rapport des sociétés à la magie comme fait social, intemporel et universel.



Bird chaman

20^e siècle
Ashoona Kiawak
Canada, Nunavut
Serpentine

© musée des Confluences - Olivier Garcin

Affiches, création graphique
L'Oiseau rare, de l'hirondelle
au kakapo
musée des Confluences

La Terre en héritage,
du Néolithique à nous
Jusqu'au bout du monde,
regards missionnaires
C-Album

